

SESSION 2014

---

**AGRÉGATION  
CONCOURS INTERNE  
ET CAER**

**Section : LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES  
ITALIEN**

**TRADUCTION : THÈME ET VERSION  
ASSORTIS DE L'EXPLICATION EN FRANÇAIS  
DE CHOIX DE TRADUCTION**

Durée : 5 heures

---

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.*

**Le thème et la version sont à rédiger sur des copies distinctes.**

*Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.*

*De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.*

**NB : La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.**

**Tournez la page S.V.P.**

## THÈME

Jusqu'alors, il ne m'avait pas été désagréable de jouer, à Wand, un rôle d'invité très modeste, mais il me semblait, devant vous, qu'on se proposât de me forcer à briller. Je sentais bien que j'en étais incapable, et les visages nouveaux m'intimidaient toujours. S'il n'avait tenu qu'à moi, je serais parti avant votre arrivée, mais cela me fut impossible. Je comprends, maintenant, dans quelle intention le prince et la princesse me retinrent : j'avais malheureusement, autour de moi, deux vieilles gens désireux de me ménager du bonheur.

Il faut, mon amie, que vous pardonniez à la princesse Catherine. Elle me connaissait assez peu pour me croire digne de vous. La princesse vous savait très pieuse ; j'étais moi-même, avant de vous connaître, d'une piété timorée, enfantine. Sans doute, j'étais catholique, vous étiez protestante, mais cela importait si peu. La princesse se figurait qu'un nom très ancien suffisait à compenser ma pauvreté, et les vôtres aussi raisonnèrent de la sorte. Catherine de Mainau plaignait, exagérément peut-être, ma vie solitaire et souvent difficile ; elle redoutait pour vous les épouseurs vulgaires ; elle se croyait tenue, en quelque sorte, de remplacer votre mère et la mienne. Et puis, elle était ma parente ; elle voulait aussi faire plaisir aux miens. La princesse de Mainau était sentimentale : elle aimait à vivre dans une atmosphère un peu fade de fiançailles allemandes ; le mariage, pour elle, était une comédie de salon, semée d'attendrissements et de sourires, où le bonheur arrive avec le cinquième acte. Le bonheur n'est pas venu, mais peut-être, Monique, en sommes-nous incapables ; et ce n'est pas la faute de la princesse Catherine.

Je crois vous avoir dit que le prince de Mainau m'avait raconté votre histoire. Je devrais plutôt dire l'histoire de vos parents, car celle des jeunes filles est tout intérieure : leur vie est un poème avant de devenir un drame. J'avais écouté cette histoire avec indifférence, comme l'un de ces interminables récits de chasses et de voyages où le prince se perdait, le soir, après les longs repas. C'était vraiment un récit de voyage, puisque le prince avait connu votre père au cours d'une expédition, déjà lointaine, dans les Antilles françaises. Le docteur Thiébaud fut un explorateur célèbre ; il s'était marié n'étant déjà plus jeune ; vous étiez née là-bas. Puis votre père, devenu veuf, avait quitté les Iles ; vous aviez vécu, dans une province de France, chez des parents du côté paternel. Vous aviez grandi dans un milieu sévère, et pourtant très aimant ; vous avez eu l'enfance d'une petite fille heureuse. Certes, mon amie, il n'est pas nécessaire que je vous raconte votre histoire : vous la savez mieux que moi.

M. Yourcenar, *Alexis ou le Traité du Vain Combat*, Folio Gallimard, 1971, p. 92-93.

Faits de langue : commentez et justifiez en français votre traduction des segments soulignés dans le texte.

## VERSION

Rimestò la polenta, buttò la verza nel tegame – una delle ultime rimaste nell’orto – mise il coperchio e si chiese preoccupata che cosa avrebbe cucinato finché non fossero cresciute le verdure di primavera ancora da seminare. Si affacciò sull’uscio per dare un’occhiata ai figli, che non stessero con le mani in mano. L’Egidio era a far legna nel bosco, l’Attilio a prendere acqua al ruscello, il Mario segava tronchi di castagno sul cavalletto di fronte alla stalla e li accatastava sotto la tettoia. Degli ultimi, l’Adele e il Lodovico, le arrivavano le voci dal prato dove, tra le chiazze di neve, raccoglievano per i conigli la poca erba gelata. Del Gildo non c’era traccia, doveva essersi rifugiato nel folto del castagneto e non aveva cuore di tormentarlo nei suoi ultimi giorni a casa. Era domenica, lei ci teneva a rispettare le feste comandate, ma certi mestieri non si potevano rimandare, e dopo la messa in paese ognuno s’era messo al lavoro.

Tornò al focolare, scosse il paiolo sul fuoco per rivoltare la polenta, mescolò la verza che lentamente stufava, e per i figli tagliò otto fettine trasparenti da una forma di stracchino. Lei avrebbe inzuppato nel latte le croste rimaste attaccate al paiolo. Per il marito c’era una coscia di coniglio a rosolare accanto alla fiamma. La domenica non poteva fargli mancare la carne, come capofamiglia la pretendeva, e se non la trovava era capace di buttare tutto per aria. Tutti i santi giorni si lagnava della polenta a pranzo e a cena, e vaneggiava del pane bianco e del groviera della Svizzera.

Sospirò di nuovo, ripensando al Gildo che non aveva detto una parola quando suo padre, con quel tono da comandante che non ammetteva replica, aveva annunciato che l’avrebbe portato con sé in America. Però gli era venuta una faccia livida e un tremore alle mani. Come uno che si sente morire. Non era giusto. Lui la sua parte l’aveva già fatta: perché non si prendeva il Mario, che i quindici anni li aveva appena compiuti? O l’Egidio, che andava per i tredici? Non poteva dire che erano troppo piccoli, visto che quel povero ragazzo l’aveva trascinato in Svizzera proprio a quell’età. Il Mario da due anni andava a garzone dal fabbro di Albino e l’Egidio l’aveva preso il marengù<sup>1</sup> della Tribülina: con la scusa che imparavano il mestiere, non li pagavano quasi niente, e se fosse stato per i loro guadagni, i debiti non se li sarebbero mai levati di dosso. Andare sotto padrone all’estero era il sacrificio peggiore: per la fatica, la lontananza e quell’antipatia che la gente di là aveva per gli italiani. Ma senza confronto rendeva di più. In America i due ragazzi ci sarebbero andati più volentieri del Gildo, proprio perché non avevano ancora assaggiato l’amaro pane degli stranieri, che ha sette croste e un crostone e ti spacca i denti, e gli pareva solo una bella avventura.

Elena GIANINI BELOTTI, *Pane amaro. Un immigrato italiano in America*, Milano, Rizzoli, 2006, pp. 13-14.

Faits de langue: commentez et justifiez en français votre traduction des segments soulignés dans le texte.

---

<sup>1</sup> Marengù: voce dialettale per “falegname”.